L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE — NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 30 AOUT 1850.

Imprimé et publié par
MAGNE & WEISSE,
No. 83, rue de Chartres.

Prix du Journal, 6 $ l'An, du Conseil-Général, du Conseil de la Première Municipalité, et de la Commission de Législature.

NOUVELLE-ORLEANS:
VENDREDI MATIN, 30 AOUT.

LA RÉPUBLIQUE DU SUD.

HISTOIRE AMUSANTE.

Nous nous sommes abstenus jusqu'à ce moment de rapporter tous les bruits qui circulent à Washington et ailleurs au sujet de la création d'une *République du Sud*. Il était difficile d'imaginer un conte plus absurde et nous sommes vraiment étonnés de l'importance que quelques journaux du Nord semblent attacher à la chose. Mais non, nous n'en sommes pas surpris; par la nature de ses événements qui pèse si lourdement sur la presse américaine depuis l'invasion des chasseurs canadiens, il est naturel qu'elle accueille, pour s'alimenter, toutes sortes de bourdes et de autres histoires.

Voici en un seul chant et en méchante prose le navre de cette excellente charge. Le correspondant de nous ne savons plus quel journal, fatigué de remasser le sempiternel thème du compromis et d'écrire perpétuellement les noms de Clay, de Webster, de Cass et de Foote, se met en train d'inventer—tâche difficile!—quelque chose de nouveau. Après maints efforts d'imaginative, il se dit que l'histoire d'une conspiration jetterait quelque piquant dans ses épîtres.

Et le voilà aussitôt à la besogne. Il vous saisit sa plume plus ou moins quotidienne, plus ou moins ennuyeuse, et raconte en une colonne comme quoi certains États du Sud s'étaient décidés à rompre avec le reste de l'Union pour former une alliance fédérative avec une partie du Mexique. Ce sabingondin anglo-mexicain, ce civet politique fortement assaisonné, devait porter le nom euphémique de République du Sud.

Comme bien vous le pensez, la nouvelle fit grand bruit. Les uns—il y a toujours de crédules badauds—l'accueillirent comme parole d'évangile; les autres, et ce fut le plus grand nombre, la qualifièrent irrévérencieusement de cafard. Le correspondant qui ne pensait pas obtenir un pareil succès, s'en fâcha, mais eut peur. Heureusement, pays d'audace, ce neuvième tort n'a propos de certain proverbe latin. Il avait commencé par nouer comme un Gascon; il dut par mentir comme un Yankee, ce qui est encore plus fort. Mon histoire, se dit-il, est trouée de canard; faisons en sorte de ne pas mettre et le titre malsonnant de dindon.

L'honnête fabricant d'épîtres était animé des plus louables intentions. Il voulait amuser ses lecteurs, voilà tout. Pourquoi diable aussi l'avoir pris au mot et hochait-on gravement la tête en murmurant: La CONSPIRATION, ah! la CONSPIRATION! Il se trouvait par la force de ses mots en présence et de prouver comme deux et deux font six que les États-Unis de Washington, de New-York et de Boston, que sa nouvelle patrie histoire n'était pas du tout un conte.

Il l'a si bien, si identiquement, si bien, si identiquement, qu'il faut par croire lui même à la République du Sud. Il fut un dernière dupe. Il en voulait trop prouver, il prouva qu'il avait menti et tout son plus beau triomphe.

Nous avons vu les détails secondaires pour bien en tirer au fait principal. Aucun le correspondant ayant va mettre en doute l'authenticité de son récit, s'avisa de publier des noms propres dans l'intention peut-être de leur enlever cette dernière épithète. Ce stratagème ne fut réussi pas, et si bien que le craignons de faire un mécanisme calembourg, nous dirons qu'en ce cas les livres à l'imprimerie ont produit un effet contraire dans le public. Le général Taylor le premier nous en fit la sellette. On l'accusait d'avoir trahi tout le complot et d'être la cause première de la conspiration. Lopez a répondu par un démenti formel dont il est pas certain qu'il ait été. Ce lutteur de tour d'adresse Houston, sénateur du Texas, qui aurait, disait on, reçu les premières ouvertures du complot. Houston qui eut pu, lui aussi, se couvrir de beaux épaules, cent devoir, à cause de la position qu'il occupe, déclarer dans les journaux qu'il ne savait absolument rien de toutes ces choses terribles qu'on débitait sur son compte depuis quelque temps. Il prit même le correspondant aux conjurations de cesser la plaisanterie. Comme vous qu'aimez au cas de cette dernière? Nenni. Il a continué de plus belle à accuser tout et celui-là, qu'imprudent et bien coupables, de bons honorables dans l'intérêt de leur compromettre et de faire un tapage inutile. Il n'a pas encore épuisé sa verve. Il y a, et il est de bonne à nous dire demain que Lopez et Garabaldi et Paez, cette triade infernale qui possède New-York à cette heure, ne se sont remis dans la cité impériale que pour y exciter les tonderons de l'Union.

Le fantôme de Washington avait une fantaisie. Un satisfaite—pourquoi persiste-t-il à présenter son histoire dans tous les sens pour en extraire la dernière goutte de lait? Il en a assez pour se convaincre de ridicule; qu'il se mettre comme impossible pour lui-même. Il n'y a en dépit que notre gouvernement existe qu'une conspiration réelle, celle d'Aaron Burr. Rien de semblable n'a eu lieu depuis lors. Qu'on ne nous connue donc plus de toutes ces drôleries. N'y a-t-il pas déjà assez d'agitation et d'inquiétude dans les esprits! Oh! uncompatible conteur de Washington, brise tes palettes; si son histoire est un canard, en revanche il en une oie.

Deux palmipèdes!

Les whigs de l'Assomption se sont réunis en meeting le 11 de ce mois, et ont adopté à l'unanimité une série de résolutions qu'à présentées M. Roberts et C. Marion. Ces résolutions recommandent aux whigs de la paroisse un bon de compromis et repouvent la ligne de conduite suivie par M. Soulé, un des sénateurs de la Louisiane. Le meeting remercie en outre M. Solomon W. Downs, le second de nos sénateurs, de l'appui qu'il a prêté au projet de loi du comité des Treize et le félicite d'avoir en cela représenté la véritable opinion de la Louisiane. Ces résolutions qu'on vient conçues dans un langage assez rude seront transmises à M. Downs qui est chargé de les présenter au Sénat des États-Unis.

LA CONVENTION DE MACON.—Les partisans de la convention avaient convoqué une grande Convention à Macon, dans l'Etat de la Georgie. Cette mesure anarchique a heureusement fait faisco. C'est à peine si 200 personnes se sont rendues au rendez-vous indiqué, bien que les chemins de fer aient réduit leur tarif. M. Rhett, de la Caroline du Sud, M. Yancey, de l'Alabama et MM. Colquit et Stiles ont été les principaux orateurs—La chose n'aura pas beaucoup de retentissement.

SITUATION OFFICIELLE.—On verra en se référant à nos colonnes d'annonces que, par suite du changement intervenu dans les heures de départ des convois du chemin de fer de Pontchartrain, le bateau à vapeur *Olivia* partira désormais après l'arrivée du train de midi. Le départ de la même partira à 4 heures de l'après-midi et le dimanche à 8 heures du matin, comme de coutume.

☞ Les navires à vapeur portant la malle des Etats-Unis, partiront à l'avenir, chaque mois, les jours ci-après désignés.

STEAMSHIP GEORGIA.

Aujourd'hui—Départ de New-York le 31, arrive à la Havane le 6 7, repart le 8, et arrive à Chagres le 12.

Le 1 Septembre, départ de Chagres le 27, arrive à la Havane le 1, repart le 2, et arrive à New-York le 8.

STEAMSHIP OHIO.

Aujourd'hui—Départ de New-York le 30, arrive à la Havane le 7, repart le 8, et arrive à la Nouvelle-Orléans le 12.

Le 1 Septembre—Départ de la Nouvelle-Orléans le 14, arrive à la Havane le 17, repart le 18, et arrive à New-York le 22.

STEAMSHIP FALCON.

Aujourd'hui—Départ de la Nouvelle-Orléans le 28, arrive à la Havane le 2, repart le 3, et arrive à Chagres le 12.

Le 1 Septembre—Départ de Chagres le 13, arrive à la Havane le 18, repart le 19, et arrive à la Nouvelle-Orléans le 23.

COLLÈGE DE MÉDECINE DE PHILADELPHIE.—Les examens du collège de médecine de Philadelphie ont eu lieu dernièrement. Parmi les étudiants qui ont obtenu leur diplôme de docteur nous nommerons, M. Eugène de St Romes, de la Louisiane.

VERMONT.—Les whigs du 4me district de Vermont ont désigné M. Bliss N. Davis comme leur candidat pour les représenter au Congrès. Le district a maintenant pour représentant M. Pace, locofoco.

NOUVELLES D'EUROPE.

Le steamer *Europa* parti de Liverpool le 10 du courant, est arrivé à Halifax le 19. Les nouvelles qu'il apporte vont jusqu'au 8 pour Paris et jusqu'au 9 pour Londres: elles ont été immédiatement transmises à aux journaux de New-York et de Boston par le télégraphe.

Le steamer américain *Atlantic* est arrivé à Liverpool mardi, le 6 courant, à minuit, ayant fait la traversée de quai à quai en dix jours et 11 heures. L'*Hibernia* est arrivé le 4.

ANGLETERRE. — Les récoltes s'annoncent très bien en Angleterre; il n'y a guère que la patate qui, peut-être, ne réussira pas; la maladie des pommes de terre se répand rapidement dans le Sud de l'Irlande.

La décision touchant l'admission du baron Rothschild à la Chambre des Communes a été ajournée à la prochaine session.

Le bill des franchises irlandaises, mutilé par la Chambre des Lords, a été rejeté par les Communes.

Le nouveau cabinet de Washington semble inspirer une grande confiance en Angleterre; la presse de Londres a été unanime pour applaudir au choix de M. Fillmore.

L'individu qui a attenté aux jours de Sir John Rae est la été mis en jugement.

FRANCE.—Plusieurs socialistes ont été arrêtés à Paris pour avoir adressé des menaces de mort à quelques Représentans.

Le ministre de la guerre a demandé un crédit additionnel de 12,557,340 francs pour acquitter certaines dépenses courantes.

De violens orages ont éclaté dernièrement à Paris; les rues inondées ont été impraticables pendant plusieurs heures.

Le choléra a presque entièrement disparu de Toulon.

La récolte des céréales ne sera pas aussi abondante qu'on le pensait.

Les légitimistes doivent avoir une conférence à Bade.

LE DANEMARK ET LES DUCHÉS.—Un protocole, reconnaissant en substance presque toutes les vues principales du gouvernement danois, a été signé à Londres par la grande majorité des ministres étrangers.

Une dépêche télégraphique datée de Hambourg, leur sort renferme ce qui suit: "William a déclaré que les provinces danoises seraient responsables de ce qui pourrait arriver aux provinces du Schleswig-Holstein."

La position réciproque des armées hostiles n'a pas changé. Les troupes des duchés prétendent que les Danois ne pourront jamais leur faire évacuer le Schleswig. Ces derniers sont au nombre de 44,000. Des avis d'Altona annoncent qu'il y aurait eu une collision entre les deux armées, près de Moorde, et que les Danois auraient été taillés en pièces. St William triomphe à la prochaine bataille et traverse l'Eyder, il n'est pas improbable que l'Angleterre et la Russie interviennent. D'une autre part, si la victoire reste aux Danois, ils auront immédiatement sur les bras la Prusse et le Hanovre. L'intervention de l'Angleterre ou de la Russie ferait peut-être éclater une guerre générale en Allemagne.

PRUSSE.—La question du parlement allemand continue à sommeiller à Berlin. Quant à la ratification du traité danois, on n'y compte plus, car la Prusse et l'Autriche ne peuvent pas s'entendre.

ESPAGNE ET PORTUGAL.—Rien de nouveau de ces deux pays.

TURQUIE.—Une lettre particulière de Demirbirkit annonce que le gouvernement turc à la sollicitation de la Russie et de l'Autriche, a ordonné qu'il fit interné dans la province où se trouvent en résidence Kossuth et ces compagnons.

Lamartine est à Constantinople.

CONGRÈS.

SÉNAT, 21 *août*.—Le bill relatif à l'extradition des esclaves fugitifs est pris en considération.

M. Pratt, du Maryland, dépose plusieurs amendemens très importans.

M. Dayton fait le compte rendu. Il veut bien que l'on rende justice au Sud, mais il ne consentira pas à ce que l'on se montre injuste envers l'autre partie de l'Union. Le plan de M. Pratt établirait un dangereux précédent.

M. Winthrop s'oppose également aux amendemens du sénateur du Maryland, qui sont défendus par MM. Pratt et Butler.

Le Sénat s'ajourne.

CHAMBRE DES REPRÉSENTANS.—Il s'engage dès l'ouverture de la séance une longue discussion sur la question de savoir si les délégués des territoires ont le droit de faire une motion. La loi de 1817 ne leur reconnaît que celui de prendre part aux débats.

Le speaker décide que d'après le règlement et l'usage, les délégués ont non-seulement le droit de prendre part aux débats mais encore de présenter des motions, excepté celle de reconsidérer un vote, laquelle impliquerait le droit de voter que ne possèdent pas lesdits délégués.

On en appelle de cette décision à la Chambre qui, après une longue discussion, la ratifie par 111 voix contre 62.

La Chambre se constitue en comité général pour reprendre la délibération sur le bill des allocations civiles et diplomatiques. Plusieurs amendemens sont déposés et rejetés après une discussion plus ou moins longue. D'autres sont adoptés mais n'offrent aucune importance.

La séance du comité est levée, et la Chambre s'ajourne.

IOWA.—Les démocrates ont triomphé dans tout l'Etat à une majorité d'environ mille voix. Dans le second district congressionnel, Henau, locofoco, a jusqu'à ce moment 589 voix de plus que son rival whig.

MORTALITÉ À NEW-YORK.—Il y a eu à New-York la semaine dernière 467 décès. La mortalité a surtout frappé les enfans. Trois cent treize d'entre eux ont succombé.

INDIANA.—Les retour électoraux de cet Etat sont presque complets. La Législature se compose jusqu'à ce moment comme suit: Sénat, 17 whigs, 32 locofocos; Chambre des Représentans, 24 whigs, 5 locofocos; pour les membres élus à la Convention chargée de reviser la Constitution de l'Indiana, il y a 51 whigs et 88 locofocos.

EXÉCUTION DE WEBSTER—C'est aujourd'hui, vendredi 30 août, que le professeur Webster, convaincu de meurtre sur la personne du docteur Parkman, doit être exécuté à Boston. On connaît toutes les péripéties de ce drame palpitant qui a débuté par un crime atroce et qui s'est prolongé, à la Cour d'Assises, au milieu des larmes et du désespoir d'une intéressante famille, de la froide impassibilité de l'accusé, et qui s'est enfin terminé par un verdict de culpabilité et une sentence de mort. Le condamné ne verra pas se coucher le soleil de ce jour.

Quelques riches familles de Boston, touchées de compassion pour la femme et les filles du condamné, font circuler des listes de souscription pour pouvoir leur offrir une somme de $20,000. Cet argent leur suffira pour s'établir quelque part tranquillement et se trouver à l'abri du besoin. L'une de ces listes porte en tête le nom de Mme George Parkman, qui a souscrit pour une somme de $500.

CHRONIQUE LOCALE.

SECONDE MUNICIPALITÉ.—Les régistres de la police ne présentent aucun intérêt; trois ou quatre individus accusés de différens petits vols, ont comparu devant le recorder par interim Hale, mais n'ont point été examinés. M. McDuffie est au Brazos qui été renvoyés devant la Première Cour de District sous l'accusation d'avoir recelé des objets volés; Thos. Powers, accusé d'un délit semblable sera examiné demain.

PREMIÈRE MUNICIPALITÉ.—Un esclave nommé Anthony, a été arrêté sous l'accusation d'avoir fait passer des dry sur les jambes d'un jeune esclave appartenant à Mme C. Long. Joseph Canales, h. c. l. s'ayant pas payé une amende de 6$ à laquelle il avait été condamné pour avoir insulté un blanc et résisté à un officier de police, a été envoyé à la maison de travail pour trente jours. John et Elias, Mitchel et George May, qui été arrêtés pour avoir troublé le repos public. Un mandat d'amener a été lancé contre Caroline Smith, sous l'accusation d'avoir insulté avec des briques un nommé Isaac Emanuel. Un mandat d'amener a été également lancé contre Jenny Gobet f. c., accusée de tenir une mauvaise maison et d'insulter ouvertement.

— M. et Mme Verron, accusés d'avoir donné asile à un esclave marron, qui été acquittés, mais preuve n'étant venu contre eux le plaignant.

— Le cocher a tenu, hier, trouvé sur le corps d'un nègre trouvé noyé dans le Nouveau Basin, et que ce nègre se noyait. Après et Mme Jean a été reconnu par deux personnes demeurant de l'autre bord de lac.

—Jean Sanders comparaissait hier devant le recorder Genin sur la prévention de vêtre porté, le 8 juillet dernier, à des voies de fait sur la personne de M. J. A. Chaignaud, homme de couleur libre. Il résulte des débats que le nègre Sanders, d'après la déposition des témoins, que le plaignant, employé dans une boucherie rue Chartres, frappa en Chaignaud d'un coup de hachoir à la tête. Ce dernier tomba à la renverse la tête horriblement fendue, et on transporta en même la jambe droite. Le blessé transporté immédiatement chez lui fut obligé de garder le lit pendant quarante jours. Le médecine qui le soignait retrouvé de ses blessures dangereuses d'où—Les témoins entendus, Sanders a été envoyé devant la Cour de Cour de district pour répondre à l'accusation de voies de fait avec l'intention de commettre un meurtre.

BRÉSIL—Le brick *Alfred Hammon*, arrivé dernièrement à New-York, a apporté dans cette ville des nouvelles très récentes du Brésil.—Il a hêvre jusque lait d'affrayans ravages à bord des bâtimens de l'escadre française. Les autorités ne permettent pas aux malades de débarquer.

VENEZUELA—Les dernières nouvelles du Venezuela nous apprennent que les élections ont lieu au milieu du calme général. On croit que Guzman sera élu Président.

UN PIANO D'ERARD.

HISTOIRE EFFRAYANTE.

Je ne cesse de rire depuis ce matin d'un accident arrivé vendredi dernier à M. Erard, et dont tout le quartier du Conservatoire de Musique s'entretient encore. Il faut, vous l'avouerez, qu'il s'agisse d'un événement prodigieux pour qu'il prêcoupe si longtemps l'attention publique. C'est d'un prodige en effet qu'il s'agit; prodige fatal à un homme célèbre, et que pourtant je ne puis m'empêcher de trouver fort divertissant. C'est mal, j'en conviens. La réputation des enfans de Montmorency n'aurait-elle déjà corrompu! ...

Vous le fait *dafa* toute son explicable et effrayante simplicité.

Les coureurs du Conservatoire ont commencé la semaine dernière. Le premier jour, M. Auber, décidé, comme on dit, à attaquer le taureau par les cornes, a fait concourir les classes de piano. L'intrépide jury chargé d'entendre les candidats apprend sans émotion apparente qu'ils sont au nombre de trente et un, dix-huit femmes et treize hommes. Le morceau choisi pour le concours est le concerto en *sol mineur* de Mendelssohn. A moins d'une attaque d'apoplexie, foudroyant l'un des candidats pendant la séance, le concerto va donc être exécuté trente et une fois de suite; on sait cela. Mais ce que vous ne savez peut-être pas encore, et ce que j'ignorais moi-même il y a quelques heures, n'ayant point eu la témérité d'assister à cette expérience, c'est ce que m'a raconté ce matin un des garçons de classes du Conservatoire, au moment où, tout préoccupé de l'épitaphe de messe dont m'avait gratifié l'Amaryllis de Montmorency, je traversais la cour de cet établissement.

"Ah! ce pauvre M. Erard! disait-il, quel malheur!—Erard, que lui est-il arrivé?—Comment, vous n'êtes donc pas au concours de piano!—Non, certes. Eh bien, que s'y est il passé?—Figurez-vous que M. Erard a eu l'obligeance de nous prêter pour ce jour-là un piano magnifique qu'il venait de terminer, et qu'il comptait envoyer à Londres pour l'Exposition universelle de 1851.—C'est vous dire qu'il en était content.—Un son d'enfer, des basses comme on n'en a jamais entendues, enfin un instrument extraordinaire. Le clavier était malheureusement un peu dur; mais s'est justement pour cela qu'il nous l'avait prêté. M. Erard n'est pas maladroit, et il s'était dit: Les trente et un élèves, à force de taper leur concerto, *figureront* peut-être quelque chose du piano et je ne peut lui faire que du bien." Hélas, oui, mon ami, je ne prévoyais pas, le pauvre homme, que son clavier serait *frappé d'une si terrible manière*. Au fait, un concerto exécuté trente et une fois de suite dans la matinée journée! Qui pouvait calculer les suites d'une semblable expérience? Le premier élève se présente donc, et, trouvant le piano un peu dur, n'y va pas de main morte pour tirer du son. Le second, *idem*. Au troisième, l'instrument est remis plus autant; il revoit encore moins au cinquième. Je ne sais pas comment l'a trouvé le sixième; il m'a fallu, au moment où il se présentait, aller chercher un flacon d'éther pour un de nos coureurs du jury, qui se trouvait mal. Le septième, finissait quand je suis revenu, et je l'entendis dire en rentrant dans la coulisse: "Ce piano n'est pas du tout du jeu, je ne puis pas le jouer excellent, partant sous tous les rapports, au contraire." Les dix ou douze autres concurrens ont été du même avis; les derniers assurèrent même qu'au bien de paralysie trop dur au toucher, il était trop doux.

"Vers les trois heures moins un quart nous étions arrivés au No 96, on avait commencé à dîner trente et un, et il ne restait plus que Mlle Lévy, qui dote les pianos dure. Rien ne pouvait lui être plus favorable, chacun se plaignant à cette heure qu'on ne fait toucher le clavier assez fort pour en faire parler. Aussi elle nous a enlevé le concerto si légèrement qu'elle a obtenu le premier prix. Quand je dit net, ce n'est pas tout à fait vrai; elle l'a partagé avec Mlle Vidal et Mlle Roux. Ces deux demoiselles ont aussi profité de l'avantage que leur offrait le jeu du cœur du clavier; doucent telle, qu'il commençait à se mouvoir rien qu'en soufflant dessus. Aussi jusqu'à ce jour, un piano de cette espèce! Au moment d'entendre le No 29, je suis obligé de sortir pour chercher un médecin; un autre de nos membres du jury devenait très rouge, et il fallait le saigner absolument. Ah! ce ne fadine pas, le concours du piano! Et quand le médecin est arrivé il n'était que temps. Comme je rentrais au foyer du théâtre, je vois revenir de la scène le No. 29, le petit Plante, tout pâle, il tremblait de la tête aux pieds, en disant: "Je ne sais pas ce qu'il a le piano, mais les touches tiennent toutes seules. On dirait qu'il y a quelqu'un dedans qui pousse les marteaux. J'ai peur." Allons donc, gamin, tu as la berlue, répond le petit Cohen, de tre mon pour âge que lui. Laisse-moi passer; je n'ai pas peur, moi." Cohen le No 30, entre; il se met vis par vis pour regarder le clavier, pour son concerto très bien, et après le dernier accord, au moment où il se levait, ne voilà-t-il pas le piano qui se met à recommencer tout seul le concerto. Le pauvre gnome homme avait fait le brave; jusqu'alors il avait resté comme pétrifié un instant, il a fini par se sauver à toutes jambes. A partir de ce moment, le piano, dont le bruit augmente de minute en minute, va son train, fait des gammes, des trilles, des arpèges. Le public, ne voyant personne auprès de l'instrument et l'entendant sonner dix fois plus fort qu'auparavant, s'agite dans toutes les parties de la salle; les uns rient, les autres commencent à s'effrayer, tout le monde est dans un étonnement que vous pouvez comprendre. Un juré seulement, du fond de la loge ne voyant pas la scène, croyait que M. Cohen avait recommencé le concerto, et s'épouvantait à crier: "Assez! assez! assez! assez vous donc! Faites venir le No 31 et dernier." Nous avons été obligés de lui crier du théâtre: "Monsieur, personne ne joue! Ce n'est pas le piano qui a pris l'habitude du concerto de Mendel-sohn et qui l'exécute tout seul à son aise. Voyez plutôt.—Ah ça, mais c'est indécent, appelez M. Erard. Dépêchez vous; il vendra peut-être à bout de dompter cet affreux instrument." Nous cherchons M. Erard. Pendant ce temps le, le brigand de piano, qui avait fini son concerto, n'a pas manqué de le recommencer encore, et tout de suite, sans perdre une minute, et toujours, toujours avec plus de son; on eût dit de quatre douzaines de pianos à l'unisson. C'étaient des lustres, des tremolo, des trains en sixtes et tierces redoublées par la main gauche, c'est-à-dire par les touches de la main gauche, des accords de dix notes, des triples trilles, une vrette de sons, la grande pédale, le diable et son train.

"M. Erard arrive; il a beau faire, le pianos, qui ne se connaît pas, ne le reconnaît pas davantage. Il fait apporter de l'eau bénite, il en asperge le clavier; rien n'y fait. Prenez qu'il n'y avait point la de sortilège et que c'était un effet naturel des trente exécutions du même concerto. On démonte l'instrument, on en ôte le clavier qui trotte toujours, on jette le maudit clavier au milieu de la cour du Garde-Meuble, on M. Erard furieux le fait briser à coups de hache. Ah bien oui! c'était pire encore, chaque morceau dansait, sautait, frétillait de son côté, sur les pavés, à travers nos jambes, sonnant le mur, partout, et tant, et tant, que le commissaire du Garde-Meuble a ramassé un une brasse toute cette mécanique enragée et l'a jetée dans le feu de sa forge pour en finir. Pauvre M. Erard! un si bel instrument! Ça nous a fendu le cœur à tous. Mais qu'y faire? il n'y avait que ce moyen de nous en délivrer. Aussi, un concerto exécuté trente fois de suite dans la même salle le même jour, le moyen qu'un piano n'en prenne pas l'habitude! l'arbleu! M. Mendelssohn ne pourra pas se plaindre qu'on ne joue pas sa musique; mais voilà les suites que ça vous a."

Je n'ajoute rien au récit que l'on vient de lire, et qui a tout à fait l'air d'une histoire fantastique. Vous n'en croirez pas un mot sans doute, mais très jusqu'à dire: C'est absurde. Et c'est justement parce que c'est absurde que je le crois, car jamais un gargon du Conservatoire n'eût inventé une telle extravagance.

Le concours de violon a eu lieu le lendemain sans accident. Les concurrens, exécutant chacun sur un violon différent le concerto de Viotti qui leur était imposé, il était impossible qu'un malheur semblable à celui de la veille arrivât. D'ailleurs ils n'étaient que dix-neuf!

H. BERLIOX.

FEUILLETON.

LA TULIPE NOIRE,

PAR ALEXANDRE DUMAS.

VIII.

PREMIER CACHOT.

Le lendemain, avons-nous dit, Rosa revint avec la bible de Corneille de Witt.

Alors commença entre le maître et l'écolière une de ces scènes charmantes qui font la joie de romancier quand il a le bonheur de les rencontrer sous sa plume.

Le guichet, seule ouverture qui servit de communication aux deux amans, était trop élevé pour que des gens qui n'étaient jusque-là contentés de lire sur le visage l'un de l'autre tout ce qu'ils avaient à se dire pussent lire commodément sur le livre que Rosa avait apporté.

En conséquence, la jeune fille dut s'appuyer au guichet, la tête penchée, le livre à la hauteur de la lumière qu'elle tenait de la main droite, et que, pour la reposer un peu, Cornélius imagina de fixer par un mouchoir au trellis de fer. Dès lors Rosa put lire avec un de ses doigts sur le livre les lettres et les syllabes que lui faisait épeler Cornélius, lequel, muet d'un côté de grille en guise d'indienteur, désignait ces lettres par le jeu de grillage à son écolière attentive.

Le feu de cette lampe éclairait les riches couleurs de Rosa, son cou blanc et profond, ses tresses blondes sous le chapeau d'où brunt qui, alors que nous l'avons dit, sert de coiffure aux Frisonnes; ses doigts levés en l'air et dont le mag descendait, pressant ce tout pâle et rose qui reproduit aux lumières et qui indique la vie superficiaire que l'on voit circuler sous la chair. Cornélius, en ce moment, se développait rapidement vers le concert vivifiant de l'esprit de Corneille, et quand la difficulté paraissait trop ardue, son yeux qui plongeaient l'un dans l'autre, ces elle qui s'abaissaient, ces cheveux qui se touchaient, détournaient des détoutes électriques capables d'éclairer les ténèbres même de l'idiotie.

Et Rosa, de sa vendue chez elle, reposait seule dans son cept: les leçons de lecture, et en même temps dans son âme les leçons non avouées de l'amour.

Un jour elle arriva une demi-heure plus tard que de coutume:

C'était un trop grave événement qu'une demi-heure de retard pour que Corné ne se sinistrât pas avant toute chose de ce qui l'avait causé.

—Oh! ne me gronden pas, dit la jeune fille, ce n'est point ma faute. Mon père a renoué connaissance à Leewestein avec un bonhomme qui était venu fréquemment le solliciter à la Haye pour voir la prison. C'était un bon diable, ami de la bouteille et qui racontait de joyeuses histoires, en outre un large payeur qui ne reculait pas devant un écot.

—Vous ne le connaissez pas autrement? demanda Cornélius étonné.

—Non, répondit la jeune fille, c'est que depuis quinze jours environ, mon père s'est affolé de ce nouveau venu et semble a le visiter.

—Oh! fit Cornélius, en secouant la tête avec inquiétude, car tout nouvel événement présageait pour lui une catastrophe, quelque espion du genre de ceux que l'on envoie dans les forteresses pour surveiller ensemble prisonniers et gardiens.

—Je ne crois pas, fit Rosa en souriant, si ce brave homme épie quelqu'un, ce n'est pas mon père.

—Qui est-ce alors?

—Moi, par exemple.

—Vous?

—Pourquoi pas? dit en souriant Rosa.

—Ah! c'est vrai, fit Cornélius en soupirant, vous n'aurez pas toujours eu vain des préservations, Rosa, cet homme peut devenir votre mari.

—Je ne dis pas non.

—Et sur quoi fondez-vous cette joie?

—Dites cette crainte, monsieur Cornélius.

—Merci, Rosa, car vous avez raison; cette crainte—

—Je la fonde sur ceci:

—Voyez, dites.

—Cet homme était déjà venu plusieurs fois au Buytenhof, à la Haye; tenez, juste au moment où vous y fûtes enfermé. Mon père, il en vint à son tour; mon venue ici, il y vint. A la Haye il prenait pour prétexte qu'il voulait vous voir.

—Me voir, moi!

—Oh! prétexte, assurément, car aujourd'hui qu'il pourrait encore faire valoir la même raison puisque vous êtes redevenue le prisonnier de mon père, qu'il ait que mon père est redevenu votre geôlier, il ne m'a recommandé plus de vous, bien au contraire. Je m'entends bien avec mon père, vous le savez, vous connaissez Rosa.

—Continuez, Rosa, je vous prie, que je tâche de deviner quel est cet homme et ce qu'il veut.

—Vous êtes sûr, monsieur Cornélius, que nul de vos amis ne se peut m'adresser à vous.

—Je n'ai pas d'amis, Rosa, je n'avais que ma nourrice, vous la connaissez et elle vous connaît. Quant à cette pauvre Zog, elle vendrait elle-même et ne pourrait pas et dirait en pleurant à votre père où a vous—Cher monsieur ou chère demoiselle, mon enfant est ici, voyez comme je suis devenue vieille, laissez-moi le voir une dernière fois avant de mourir. Dieu toute ma vie pour vous—Oh! non, continuait Cornélius, oh! non, a part ma bonne Zog, nous n'avons pas d'amis.

—Je crois donc a ce que je pensais, d'autant mieux qu'hier, au coucher du soleil, comme j'arrangeais la plante dont on a pris dans tout votre cœur, je vis une ombre qui, par la porte entrebâillée, se glissait derrière les arbres et le trembleur. Je ne voulais pas l'effrayer, c'était notre homme. Je cache, me vit remuer la terre, et, certes, c'était bien moi qui avait remué, c'était bien moi qu'il espiait. Je ne donnai pas un coup de pelle, je ne touchai pas un atome de terre qu'il ne s'en rendît compte.

—Oh! oui, oui, c'est un amoureux, dit Cornélius. Est-il jeune, est-il beau?

Et il regarda tendrement Rosa, attendant impatiemment sa réponse.

—Jeune, beau! s'écria Rosa éclatant de rire. Les bodeux de vivage, il a le corps voûte, il ressemble au tonneau de Diogène, et vous me regarder en faire un portrait.

—Et il s'appelle?

—Jacob Gisels.

—Je ne le connais point.

—Vous voyez bien, alors, que ce n'est pas pour vous qu'il vient.

—Eh bien! oui, vous avez bien gros.

Puis, comme la tournure que prenait la conversation commençait à inquiéter Rosa,

—A propos, dit-elle, comment se porte votre tulipe, s'informa-t-elle.

—Rosa, jurez de ma vie: ce matin je la regardais au soleil, après avoir écarté doucement le coucher d'avec qui couvre le calice, j'ai vu pointer l'aiguillon du premier pétale, ah! Rosa, mon cœur s'est fondu de joie, et mieux cependant bourgeon blanchâtre qu'une aile de mouche écorchera en l'effleurant, ce bourgeon deviendra noir comme la poix du plus inconsolable témoignage, si j'ai bien lu dans le livre de l'ordre de son nom, qui me rendait la vie en arrêtant la hache du bourreau, sur l'échafaud du Buytenhof.

—Vous espérez, alors! dit Rosa en souriant.

—Oh! oui, j'espère!

—Et, dites-moi tout, quand planterais-je mon calcul?

—Au premier jour favorable, je vous le dirai; mais autant, n'allez point vous faire aider par personne, surtout ne confiez votre secret à qui que ce soit au prondre un amateur, voyez-vous, serait capable, rien qu'à l'entendre du calcul, de reconnaître son valeur; et surtout, surtout, ma bien chère Rosa, cerne précisement le troisième quadrant de votre reste.

—Il est encore dans la même papier où vous l'avez mis et tu, que vous me l'avez donné, monsieur Cornélius, enfoncé tout au fond de mon sein et vous me l'entendez que le tiennent au sec sous le charger. Mais, adieu, pauvre prisonnier.

—Comment, déjà!

—Il le faut.

—Venez et tard et partir soit.

—Mon père pourrait impatienter en ne me voyant pas revenir; l'amoureux pourrait se douter qu'il a un rival.

Et elle écouta inquiète.

—Qu'avez vous donc! demanda van Baërle.

—Il m'a semblé entendre.

—Quoi donc?

—Quelque chose comme un pas qui craquait dans l'escalier.

—En effet, dit le prisonnier, ce ne peut être Grypho, on l'entend de loin, lui.

—Non, ce n'est pas mon père, j'en suis sûre, mais—

—Mais—

—Mais ce pourrait être M. Jacob.

Rosa s'élança dans l'escalier et l'on entendit en effet une porte qui se fermait rapidement avant que la jeune fille n'eut descendu les dix premières marches.

Cornélius demeura fort inquiet, mais ce n'était pour lui qu'un prétexte.

Quand la fatalité commence d'accomplir une œuvre mauvaise, il est rare qu'elle ne prévienne pas clairement sa victime comme un spadassin fait à son adversaire pour lui donner le loisir de le mettre en garde.

Presque toujours, ces avis qui émanent de l'ordre de la Providence, ne le sont point de objets inanimés, souvent moins insensiblement que ne le croit généralement; presque toujours, dessous-nous, ces avis sont négligés. Le coup a sifflé en vain, il a retombe sur une tête que ce sifflement eût dû avertir, et qui, avertie, a dû se prémunir.

Le lendemain se passa sans que rien de marquant eût lieu. Grypho lui ses trois visites. Il ne découvrit rien. Quand il entendait venir son geôlier,—et dans l'espérance de surprendre les secrets de son prisonnier, Grypho ne venait jamais aux mêmes heures,—quand il entendait venir son geôlier, van Baërle, à l'aide d'une mécanique qu'il avait inventée, et qui remuait plaît à celles à l'aide desquelles on monte et descend les seés de bâl dans les firmes, van Baërle avait magnétiquement de descendre sa cruche au-dessous de l'entablement de toiles d'abord, et ensuite de pierres qui régnait au-dessous de sa fenêtre. Quant aux ficelles à l'aide desquelles le mouvement s'opérait, notre mécanicien avait trouvé un moyen de les cacher avec les mousses qui végétent sur les toiles et dans le creux des pierres.

Grypho n'y devinait rien.

Ce manège roulait pendant huit jours.

Mais un matin que Cornélius, absorbé dans la contemplation de son calcul, d'où s'élançait déjà un point de végétation, n'avait pas entendu monter le vieux Grypho,—il était, avons-nous dit, venu de jour-là, et tout craquait dans la tourelle,—la porte s'ouvrit tout à coup, et Cornélius fut surpris en cruche entre ses genoux.

Grypho, voyant un objet inconnu, et par conséquent défendu, aux mains de son prisonnier, Grypho fondit sur cet objet avec plus de rapidité que ne fait le faucon sur sa proie.

Van Baërle vit le meurtre, entrevit les débris humides, comprit cette joie féroce de Grypho et poussa un cri de désespoir qui eût attendri ce gélier armoin qui, quelques années plus tôt, avait tué l'arrangeur de Pélé son.

L'idée d'amoindrir ou de mettre hors de pouvoir comme un écliair dans le cerveau du tulipier. Le feu et le sang tout ensemble lui montèrent au front et l'aveuglèrent; il leva de ses deux mains la cruche lourde de tonis l'inutile terre qui y restait. Un instant de plus, et il la lassait tomber sur le crâne chauve du vieux Grypho.

Un cri Pareïra, un cri plein de larmes et d'angoisse, le cri que pousse derrière le grillage du guichet la pauvre Rosa pâle, tremblante, les bras levés au ciel, et pleurée entre son père et son ami.

Cornélius abandonna la cruche qui en bien en mille pièces avec un fracas épouvantable.

Et alors Grypho comprit le danger qu'il venait de courir et s'emporta à de terribles menaces.

—Oh! il faut, lui dit Cornélius, que vous soyez